



Centro di Cultura Canadese
Università degli Studi di Udine

Interférences

Autour de Pierre L'Hérault

Textes réunis et présentés par
**Alessandra Ferraro et Elisabeth
Nardout-Lafarge**

POUR CONSULTATION SEULEMENT,
PRIÈRE DE NE PAS DIFFUSER CE
DOCUMENT.

FORUM

© FORUM, 2010 ISBN 978-88-8420-

Yvonne Völkl

Alexandrie-Montréal : parcours mémoriel chez Victor Teboul... 131

Klaus-Dieter Ertler

**L'émergence du discours sur la judéité au Québec. La génération
de Pierre Nepveu, Pierre L'Hérault et Victor Teboul** 143

Notices des auteurs

Klaus-Dieter Ertler est professeur au Département de littératures romanes de l'Université de Graz où il dirige le Centre d'Études Canadiennes. Actuellement, il est le Président du Conseil International d'Études Canadiennes (CIEC). Ses recherches portent sur le roman francophone au Québec, sur les Relations des Jésuites dans les Amériques et sur la théorie des systèmes comme modèle épistémologique. Publications récentes : *Inventing Canada -Inventer le Canada*, édité avec Martin Lôschnigg (2004) ; *Cultural Constructions of Migration in Canada/Constructions culturelles de la migration au Canada*, édité avec Martin Lôschnigg et Yvonne Völkl (à paraître).

Yvonne Völkl a étudié le français à l'Université de Graz, à l'Université de Paris III 'Sorbonne Nouvelle' et à l'Université de Montréal. Elle rédige actuellement une thèse de doctorat sur la littérature migrante juive au Canada francophone. Collaboratrice au Centre d'Études Canadiennes de l'Université de Graz, elle y enseigne la culture québécoise.

Yvonne Völkl*

Alexandrie-Montréal : parcours mémoriel chez Victor Teboul

Dans son deuxième roman, *La lente découverte de l'étrangeté*¹, Victor Teboul retrace les événements qui ont mené Maurice Ben Haïm et sa famille de l'Égypte au Canada. Le premier chapitre du roman commence selon son titre dans la ville cosmopolite d'"Alexandrie, [en] 1950" (LDE 13). Le lecteur rencontre le jeune Maurice qui – à la première personne – retrace la vie harmonieuse de la famille faisant partie de la communauté juive de la ville. En même temps, il reproduit un sommaire généalogique de ses parents et de ses grands-parents venant de toutes les parties du bassin méditerranéen. Le troisième chapitre marque un tournant : la famille, comme tous les ressortissants d'un pays autre que l'Égypte qui ne peuvent pas prouver que leurs ancêtres s'y sont établis avant 1849, est expulsée du pays lors des événements de la crise de Suez. Grâce au grand-père paternel, la famille détient un passeport tunisien et parce que la Tunisie était un protectorat français, elle a droit à un passeport français également. C'est la raison pour laquelle la famille s'enfuit en France, où elle vit dans un camp des réfugiés avec d'autres Juifs. Mais puisque le père veut retourner au Proche Orient, la famille se met en route vers le Liban, l'endroit où la sœur de Maurice – son aînée de dix ans – s'est installée après s'être mariée avec un Libanais. En 1958 pourtant, quelques temps après leur arrivée au Liban, une crise éclate et la famille est obligée de quitter le pays. La sœur et le beau-frère de Maurice émigrent au Canada alors que Maurice et ses parents prennent le bateau pour la métropole. Pendant leur passage du Liban en France, des relations tendues apparaissent entre celle-ci et la Tunisie, ce qui a des conséquences fâcheuses pour tous les Tunisiens : dorénavant, ils ont besoin d'un visa pour entrer en France. Comme la famille n'en a pas, on ne la laisse pas descendre du bateau. Après un court séjour en Italie, elle se dirige vers le pays du grand-père,

* Karl-Franzens-Universität Graz.

¹ Victor TEBOUL, *La lente découverte de l'étrangeté*, Montréal, Les Intouchables, 2002. Désormais LDE suivi du numéro de la page.

la Tunisie. De là, elle peut demander les papiers nécessaires pour la France. Finalement, les esprits se calment entre la métropole et la Tunisie, et la famille peut retourner en France sans autorisation d'entrée. Séjournant désormais à Paris, elle fait une demande de visa pour le Canada, afin de rejoindre la sœur de Maurice. Le récit se termine en 1960, quelques années avant la traversée de la famille vers le Nouveau Monde.

Malgré un style assez simple et propre à un enfant avec beaucoup de propositions interrogatives, le lecteur remarque – dès les premières pages – que le narrateur doit être plus vieux qu'un enfant. À plusieurs reprises, une réflexivité frappante et aussi des moments anticipés sont perceptibles dans le texte, comme l'illustre l'exemple suivant :

La rue que nous habitons s'appelle Djabarti. Il y a un rapport étroit entre le nom de ma rue et Napoléon Bonaparte, mais je ne le sais pas encore. Plus tard, à l'école, je connaîtrai aussi le nom de l'amiral Nelson. Ces deux-là se battent tout le temps pour conquérir ce pays dans lequel je suis né, mais qui n'est pas le mien. (LDE 15)

Dès le début, le lecteur a l'impression que l'histoire est racontée rétrospectivement, que le "je" narrateur doit être plus âgé et plus expérimenté que le "je" narré. Cette impression s'avère juste avec le quatrième chapitre qui interrompt l'histoire en introduisant un narrateur homodiégétique dans une autre structure spatio-temporelle. Il emporte le lecteur à Montréal en 1990 où le "je" narrateur prend la parole : "J'ignore à quel moment j'ai décidé d'écrire ce récit sur notre vie en Égypte" (LDE 41). C'est à ce moment-là que le lecteur réalise que le roman a commencé par une analepse explicative, qui reproduit les événements qui ont amené le narrateur à consigner son autobiographie. Dorénavant, les deux niveaux diégétiques alternent irrégulièrement, quoique le centre d'intérêt reste clairement au passé. Les sept chapitres de 1990, où le narrateur-protagoniste discute à plusieurs reprises avec son père des événements passés, sont intercalés entre les douze chapitres (en ordre chronologique) sur son enfance et son adolescence. Les deux niveaux narratifs sont discernables par une répartition du roman en chapitres, dont les titres informent sur les données spatio-temporelles. Les chapitres qui ont comme sujet le "je" narrateur ont lieu à Montréal en 1990, tandis que ceux qui se rapportent au passé changent continuellement de place et de temps. À l'intérieur de l'analepse, qui s'étale sur une décennie (1950-1960), des espaces statiques des villes (Alexandrie, Mandara – ville égyptienne –, Paris et Tunis) se trouvent face aux espaces dynamiques des

paquebots (S/S Aéolia, S/S Lydia, S/S Espéria). Le vieux “je” narrant, qui passe en revue l’odyssée de sa jeunesse, est ancré dans un lieu, alors que le jeune “je” narré est en mouvement constant. Par conséquent, le roman oscille entre le roman de mémoire et le récit de voyage, mais il montre également des éléments du roman d’apprentissage et de l’autobiographie.

Dorénavant, le processus mémoriel, qui joue un rôle primordial, étant donné que le “je” narrant raconte rétrospectivement le passage de sa famille de l’Égypte au Canada, sera au cœur de l’analyse.

Pourquoi se souvenir ?

Avant tout, la question se pose de savoir pourquoi Maurice, le narrateur-protagoniste âgé, éprouve le besoin de se souvenir de sa jeunesse exactement en 1990 et non pas auparavant. Pour cette analyse, nous nous appuyerons sur les études sur la mémoire d’Aleida Assmann.

Assmann distingue trois raisons pour lesquelles un individu, un groupe, une société ou une nation se souvient de ce qui s’est passé : premièrement, elle attribue un rôle central à la curiosité². Elle affirme que cet intérêt pour le passé, l’origine et les traditions culturelles est présent chez tout le monde – chacun veut savoir, un jour ou l’autre, d’où il vient. Dans le roman de Teboul, l’intérêt du “je” narrant pour le passé et avant tout pour ses racines, s’annonce déjà au début du roman, où ce dernier esquisse la généalogie de sa famille. Le projet autobiographique “d’écrire un jour un livre sur cette histoire” (LDE 43), qui explique le parcours de sa famille de l’Égypte au Canada, existe depuis longtemps en lui. Durant l’été 1990, lorsque son ancien journal – disparu il y a longtemps – réapparaît, le moment semble non seulement parfait pour écrire, mais aussi pour poser à son père toutes les questions qu’il n’a jamais osé lui adresser : “[M]algré les années passées, je n’avais jamais véritablement questionné mon père sur notre vie dans ce pays [l’Égypte]. Les circonstances maintenant s’y prêtaient assez bien” (LDE 43).

La deuxième raison que donne Assmann se rapporte au désir de l’homme de s’assurer de lui-même et de son identité³. Dans le cas du narrateur-protago-

² Cf. Aleida ASSMANN, *Geschichte im Gedächtnis : Von der individuellen Erfahrung zur öffentlichen Inszenierung*, München, C.H. Beck, 2007, p. 25.

³ Cf. *Ibid.*

niste, il faut évoquer ici le fait que sa mère est décédée peu avant la récupération du journal. Quand elle meurt, Maurice se rend compte qu'avec sa disparition, ses origines ont également disparu. La perte de sa mère lui fait penser à la perte de sa terre mère – son pays natal – qu'il a quittée il y a trente-quatre ans à la suite de la crise de Suez. Afin de retrouver ses origines, Maurice se penche métaphoriquement sur le passé. En rédigeant, et dans une certaine mesure en revivant, l'odyssée de sa famille, il commence à comprendre sa vie dans une autre perspective : "Je suis en train de lire et de découvrir bien des choses que j'ignorais" (LDE 63). La tentative d'attribuer du sens à son identité actuelle est un constituant principal du roman mémoriel⁴, elle est étroitement liée à la curiosité.

Le troisième motif qui, selon Assmann, active le souvenir est lié à un impératif. Le commandement *Souviens-toi*⁵ est en vigueur là où l'impulsion spontanée de se souvenir manque, et là où l'oubli est favorisé afin d'éliminer le sentiment de honte ou de culpabilité. En effet, nous nous souvenons seulement des choses qui concordent avec notre propre image et non pas de celles qui nous sont désagréables. L'objectif de l'impératif *Souviens-toi* est la reconnaissance d'un événement passé comme une obligation morale. Même s'il n'est pas exprimé explicitement, cet impératif est aussi une raison essentielle de se souvenir pour Maurice. L'histoire de sa famille aussi bien que celle des Juifs égyptiens a été réduite au silence dans sa famille, dans son environnement et dans les médias. Ainsi, il considère comme son devoir de garder la mémoire des événements tragiques qui ont éteint l'existence des siens en Égypte. En racontant, en écoutant, en interrogeant et en divulguant l'histoire de sa famille, Maurice transmet ses propres souvenirs à son entourage direct⁶. Si Maurice publiait cette histoire, il lui serait même possible de rappeler à la mémoire collective les événements tragiques qui ont anéanti les Juifs sépharades en Égypte.

⁴ Cf. Birgit NEUMANN, *Erinnerung. Identität. Narration : Gattungstypologie und Funktionen kanadischer "Fictions of Memory"*, Berlin/New York, de Gruyter, 2005, pp. 210-286.

⁵ Cf. A. ASSMANN, *Geschichte im Gedächtnis*, cité, p. 26. Le troisième commandement prescrit : "Souviens-toi du jour du repos, pour le sanctifier" (Exode 20, 8).

⁶ Cf. *Idem*, *Der lange Schatten der Vergangenheit : Erinnerungskultur und Geschichtspolitik*, München, C.H. Beck, 2006, pp. 25-26.

Comment se souvenir ?

Afin de construire le passé – le temps où il était très jeune – le narrateur-protagoniste utilise trois instruments qui seront discutés par la suite : sa mémoire individuelle, le vieux journal qu’il a écrit pendant sa jeunesse, et la mémoire de son père. Afin de mieux comprendre la fonction de la mémoire individuelle dont se sert Maurice adulte pour retracer les événements des années cinquante, il faut recourir à l’étude sur la mémoire et sur les cadres sociaux de Maurice Halbwachs qui a étudié le rapport entre les mémoires individuelles et collectives. Il a découvert que notre mémoire individuelle est influencée par la société qui nous entoure et que nos souvenirs résultent des rapports communicationnels : “[D]ans la mesure où il cesse d’être en contact et en communication avec les autres, un homme devient moins capable de se souvenir”⁷. Ainsi, la mémoire individuelle dérive de la mémoire collective et toutes deux dépendent des cadres sociaux. Chaque groupe social possède des cadres spécifiques qui visent à assurer son identité et ses habitudes :

[D]ans les sociétés les plus traditionnelles d’aujourd’hui, chaque famille a son esprit propre, ses souvenirs qu’elle est seule à commémorer, et ses secrets qu’elle ne révèle qu’à ses membres. Mais ces souvenirs, [...], ne consistent pas seulement en une série d’images individuelles du passé. Ce sont, en même temps, des modèles, des exemples, et comme des enseignements. En eux s’exprime l’attitude générale du groupe ; ils ne reproduisent pas seulement son histoire, mais ils définissent sa nature, ses qualités et ses faiblesses.⁸

Par le concept des cadres sociaux, Halbwachs a également montré que le contenu de la mémoire n’est jamais constant – il n’est pas un point de référence fixe mais se transforme avec les conditions sociales et politiques de l’époque dans laquelle nous réveillons nos souvenirs. Ceux-ci ont donc un pouvoir constructif qui nous permet de les adapter selon les circonstances, exigences, désirs et valeurs qui correspondent à l’image propre du moment. Par contre, ce qui ne convient pas au cadre sera à peine mémorisé ou abordé⁹.

⁷ Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1925, “Les Travaux de l’Année sociologique” ; http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/cadres_soc_memoire/cadres_sociaux_memoire.pdf ; (consulté le 17 novembre 2009), p. 52.

⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁹ Cf. A. ASSMANN, *Der lange Schatten der Vergangenheit*, cité, p. 150.

La mémoire du “je” narrant est donc fortement influencée, à la fois par l’entourage public – composé du monde du travail, du cercle d’amis et du discours politique de l’époque – et par l’entourage privé, tels qu’ils sont constitués en 1990. Le cadre de la famille est déterminé par la mort de la mère dont la perte n’est pas décrite en détail, mais peut être considérée comme l’élément déclencheur de l’orientation vers le passé. En outre, les rencontres avec son père ainsi que le cadre de son propre passé – transmis par le journal – ont une influence sur Maurice.

À cause des multiples cadres sociaux, le narrateur-protagoniste est tiraillé entre les différentes perspectives sur les faits des années cinquante. Selon qu’il se souvient des événements de l’époque, qu’il les lit dans le journal ou que son père les raconte, le passé apparaît sous un autre jour. En raison des impressions diverses, la conversation entre le “je” narrant et son père alterne entre un ton discret et un ton réprobateur. Tandis qu’au début du roman Maurice adulte souhaite en savoir plus sur sa famille et sur ses grands-parents, au milieu du roman, il reproche à son père de ne pas s’être révolté contre le traitement des Juifs en Égypte et de s’être plié aux circonstances : “À mes yeux, mes parents étaient en grande partie responsables de ce que nous avons subi durant la guerre de Suez” (LDE 43). De même – quand, en 1990, son père lui donne son ancien journal – il parle d’une “[...] colère longtemps refoulée” (LDE 43) qu’il éprouve en pensant aux événements liés à leur départ d’Égypte. C’est seulement vers la fin, quand le narrateur-protagoniste a quasiment fini la rédaction de son histoire, que le ton des échanges s’adoucit. Les questions au père, posées et imaginées, sont de moins en moins chargées d’émotions et une méta-réflexion sur ce qu’il vient de lire et d’écrire s’installe peu à peu.

Le deuxième moyen de se souvenir est le journal qui agit ici comme un “support mobile”, capable de contenir et de conserver les pensées de Maurice à travers le temps¹⁰ :

Grâce à ce journal, je sortais de mon impuissance et surmontais la barrière du temps. C’était comme si cela avait eu lieu la veille. Je pouvais poser mes questions directement à mon père et même lui demander des comptes. (LDE 81)

¹⁰ Cf. *Idem*, *Erinnerungsräume : Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München, C.H. Beck, 2006 [1999], p. 114. Assmann utilise les expressions allemandes “transportabler Behälter” et “Gedächtnis-Container” pour désigner un récipient qui contient et conserve la mémoire d’une ou plusieurs personnes.

En lisant son journal Maurice fait un voyage dans le temps grâce auquel il peut (ré)apprendre des événements et plus encore des sentiments longtemps oubliés. Pourtant, il ne s'agit pas simplement d'un déplacement dans le temps, mais aussi d'un voyage dans un autre corps ; dans une autre vie qui était la sienne mais qui ne l'est plus parce que les cadres sociaux ont changés. Par conséquent, ce n'est pas sans motif que Maurice adulte se "[...] demande parfois s'il s'agit bien de [lui] lorsqu'[il] repense à [s]on enfance" (LDE 41).

Le journal fonctionne également comme moyen de transmission parce qu'il consolide dans un certain sens la mémoire individuelle du jeune Maurice. Semblable à d'autres objets, comme des meubles ou des photographies, le journal contient le souvenir d'une certaine personne (Maurice) et d'un certain événement (l'odyssée familiale). Il peut rester pendant des générations en possession d'une famille et ainsi permettre de cultiver le souvenir de la vie passée¹¹. Au moment où le père de Maurice lui donne son ancien journal, il insiste pour que son petit-fils – la première génération née au Canada – le lise également, car il veut que celui-ci apprenne les circonstances qui ont mené la famille au Québec. Afin d'exprimer son désir, le père de Maurice utilise ici un impératif : "Fais-le lire à ton fils maintenant" (LDE 42). À l'inverse, le père lui-même refuse pendant toute sa vie de trop se souvenir, car il se sent très probablement coupable de l'expulsion d'Égypte. Pour lui, il s'agit d'une expérience accablante, dont le souvenir ne correspond pas à son image propre actuelle. Ainsi, le père opte pour l'oubli alors qu'il veut que son descendant se souvienne. De ce fait, le souvenir auquel il se refuse lui-même devient une obligation morale, un motif central de la mémoire selon Assmann.

L'horloge du père que celui-ci apporte d'Alexandrie jusqu'à Montréal fonctionne également comme un moyen de transmission. Même si Maurice "ne compren[d] pas comment il pouvait tenir à cette vieille bricole" (LDE 42), l'horloge fait partie intégrante du monde du père. C'est l'une des rares choses qui subsiste de leur existence à Alexandrie et qui n'a pas changé avec le temps. C'est le seul objet qui lie le père à l'Égypte et qui, malgré tous les changements continuels (socioculturels, politiques, techniques, économiques, etc.), reste immuable. La "vieille bricole" (LDE 42) n'a donc pas seulement une valeur sentimentale, mais renferme aussi l'histoire de toute une génération, celle de son père.

¹¹ Cf. *Idem*, *Der lange Schatten der Vergangenheit*, cité, p. 53.

Le troisième moyen pour se souvenir plus exactement de l'odyssée entre l'Égypte et le Canada, c'est la mémoire paternelle¹². En ce qui concerne Maurice et son père, il faut noter que tous les deux ont subi différemment les conséquences de la crise de Suez. Pendant cette période politiquement tendue le père et la sœur de Maurice sont arrêtés et questionnés par la police égyptienne puisque leur nationalité non-égyptienne et leur passeport tunisien font d'eux des opposants potentiels. De plus, les membres de la famille sont de religion juive dans un pays majoritairement arabe. Après l'interrogatoire sans résultat, le père et la sœur sont libérés, mais à condition que toute la famille quitte le pays, sans ses biens, dans les sept jours.

Maurice, qui a 11 ans en 1956, vit cette rupture différemment que son père qui a 56 ans. Ce dernier se résigne à son sort et signe les documents qui mènent à leur départ. Pour Maurice, à cause de son jeune âge, l'impact de l'expulsion et de l'odyssée est plus profond que chez son père. L'expérience de la guerre met au premier plan des sujets comme l'origine, la nationalité, la langue et la religion que Maurice n'a pas perçus préalablement étant donné son environnement multiculturel. L'expulsion et la perte du pays natal déclenchent donc un processus d'évolution et d'éducation – semblable à celui qu'on trouve dans le roman d'apprentissage – auquel Maurice doit faire face pendant le passage d'Alexandrie à Montréal. Maurice quitte en tant qu'enfant son microcosme familial ; pendant le voyage à travers le macrocosme du bassin méditerranéen, il est confronté à des situations, des personnes et des lieux étrangers. Durant cette période, il devient un adolescent, commence à grandir mentalement et à mûrir grâce aux expériences concrètes face à l'Autre. Maurice fait lentement la

¹² Le sociologue Karl Mannheim (1893-1947) qui, avec Maurice Halbwachs, est un des pères fondateurs de la recherche sociale sur la mémoire, a avancé la thèse que la mémoire humaine retient le plus d'informations entre l'âge de 12 et 25 ans. Tout ce qui arrive pendant ce temps influence le développement de la personnalité et de la vie. Puisque chacun est socialisé dans un environnement culturel spécifique et en même temps soumis aux mécanismes historiques, le développement de la mémoire individuelle résulte de la synergie des éléments biologiques et socioculturels. En d'autres mots, les gens qui sont nés la même année et au même endroit éprouveraient très vraisemblablement des expériences semblables qui les marqueraient de façon similaire. C'est-à-dire que la mémoire individuelle est fortement influencée par la mémoire générationnelle représentant également un cadre social. Cf. *Ibid.*, p. 26 ; *Idem*, *Geschichte im Gedächtnis*, cité, p. 33 ; Andreas SCHULZ et Gundula GREBNER, "Generation und Geschichte. Zur Renaissance eines umstrittenen Forschungskonzepts", in *Generationswechsel und historischer Wandel*, A. SCHULZ et G. GREBNER (éd.), München, Oldenburg, 2003, p. 4.

découverte de sa propre identité plurilingue et multiculturelle et prend conscience de l'étrangeté du monde.

Le moment de l'exode se grave particulièrement dans la mémoire du jeune Maurice et le marque pour tout le reste de sa vie. Dans la reconstruction des souvenirs, les images du départ se déroulent, comme les scènes d'un film, devant les yeux du "je" narrant :

Je revis ces scènes du bateau. Enfant et impuissant, je suis prisonnier de mon corps. Les images d'un film défilent sur moi, des formes humaines m'entourent, se posent sur mes habits et mon visage, et vont se fixer sur un écran derrière moi. Mon corps est là, debout, au milieu des valises qui s'entassent dans le salon du paquebot. Drôle de ballet morbide. J'entends les voix de ces êtres qui m'entourent, qui me frôlent, mais à qui je ne peux m'adresser ni leur dire ce que je pense. Pourquoi gravent-ils leurs visages dans ma mémoire ? (LDE 48)

De plus, les émotions du "je" narré sont décrites dans le journal. Au début de leur expulsion d'Alexandrie, Maurice a honte et peur de l'inconnu qui les attend, lui et sa famille. Une fois sur le bateau par contre, il retrouve quelques amis d'école et l'excitation prend la place de l'insécurité. Ainsi, le narrateur-protagoniste écrit en 1990 :

Nous ne comprenons pas tout à fait la mélancolie et le découragement de nos parents, excités que nous sommes par ce qui nous arrive. En compagnie de mes amis, je suis comme lavé de la honte que j'ai ressentie quelques jours auparavant, lorsque nous avons reçu l'ordre d'expulsion. J'éprouve encore une fois une certaine fierté sans que je sache pourquoi, lorsque l'un d'eux dit :
– Il paraît qu'ils ont arrêté ton père. (LDE 51)

Trente-quatre ans plus tard, en 1990, Maurice n'éprouve plus ni honte ni excitation mais de la colère vis-à-vis de ses parents et des autorités égyptiennes. Le projet autobiographique, qui doit l'aider à retrouver ses origines, sert en outre de catalyseur à sa rage accumulée à travers le temps¹³. La fictionnalisation de sa propre vie permet un point de vue externe et distancié sur lui-même. Par la suite, le "je" narrant est capable de capter et de comprendre ses racines et de

¹³ Le processus d'écriture ouvre une distance entre le personnage et les déterminants de son identité. Le chercheur britannique Iain Chambers explique que : "[W]riting opens up a space that invites movement, migration, a journey. It involves putting a certain distance between ourselves and the contexts that define our identity". (Iain CHAMBERS, *Migrancy, Culture, Identity*, New York, Routledge, 1995, p. 10).

saisir son identité. Pour le père, le désir d'évoquer et de consigner le passé n'est pas facile à concevoir. Il ne veut plus en entendre parler et remet en question l'intention de Maurice : "Ça fait tellement longtemps. Pourquoi tu veux raconter cette histoire ? À quoi ça sert de ressasser toutes ces affaires, nous sommes maintenant canadiens" (LDE 44). Bien qu'il ne partage pas tout à fait le projet de son fils, il le charge à plusieurs reprises de la tâche impossible de l'illustration mimétique des événements : "Si jamais tu écris sur ce qui nous est arrivé, n'invente pas des histoires, dis la vérité" (LDE 43). Cette exigence d'"être véridique" (LDE 44) est impossible à réaliser, car les souvenirs sont la chose la plus infidèle que possède une personne. Ce sont les émotions et les sujets actuels qui veillent sur le souvenir et l'oubli. Les souvenirs ne sont jamais totalement disponibles, ce qui entraîne que l'individu est fondamentalement limité, mais aussi capable de changer et d'apprendre¹⁴.

La mémoire générationnelle

Les souvenirs ne changent pas seulement au cours d'une vie, mais aussi dans le passage d'une génération à l'autre. Ce phénomène est à attribuer au fait que chaque personne évolue d'une autre manière pendant sa vie ce qui explique que le développement des gens qui vivent ensemble soit différemment avancé. Lorsque deux ou plusieurs générations cohabitent, l'expérience différente de du temps et de la vie peut engendrer des affrontements. Pour Maurice et son père, l'année 1956 est une autre ère, que chacun a éprouvée différemment. Ainsi, les générations du père et du fils sont caractérisées par la "non-simultanéité du simultané"¹⁵. Il s'agit ici des différences générationnelles que Maurice adulte reconnaît en écrivant l'histoire de sa famille et en en parlant avec son père :

Nous étions unis par le sang et par la langue, mais séparés par le temps. Nous avons vécu les mêmes expériences dans deux espaces-temps différents, comment aurions-nous pu partager la même vision du Québec ? (LDE 141)

¹⁴ Cf. A. ASSMANN, *Erinnerungsräume*, cité, p. 64.

¹⁵ La thèse fondamentale de la "non-simultanéité du simultané" (all. : "Ungleichzeitigkeit des Gleichzeitigen") est attribuée à l'historien d'art Wilhelm Pinder. Cf. Daniela STÖPPEL, "Wilhelm Pinder (1878-1947)", in *Klassiker der Kunstgeschichte*, Band 2: *Von Panofsky bis Greenberg*, Ulrich PFISTERER (éd.), München, C.H. Beck, 2008, pp. 7-20.

À cause des différences générationnelles, Maurice et son père développent une opinion politique distincte une fois installés au Québec. Tandis que Maurice est en faveur de la souveraineté du Québec, son père est contre comme l'atteste une conversation entre les deux :

[Maurice] – Nous sommes arrivés au Canada, c'est bien vrai, mais en débarquant au Canada, on a découvert le Québec. Et le Québec veut devenir un pays...

[Père] – Les Québécois sont des Canadiens, répliqua-t-il avec emphase, comme pour m'apprendre une vérité que j'ignorais. Et les Canadiens, ce sont des gens heureux, ils ne veulent pas d'histoires. Ils ne veulent pas qu'on leur complique la vie. (LDE 140-141)

Ce conflit peut être interprété comme une délimitation et un détachement de la part de la jeune génération envers la génération plus âgée¹⁶. Maurice se distingue consciemment de son père et d'une génération qui lui semble s'être pliée à son sort sans jamais avoir lutté pour son droit. Au père, qui a vécu la période de la Révolution tranquille et le développement d'une identité nationale québécoise, la victoire du Parti Québécois en 1976 aux élections provinciales rappelle la naissance du nationalisme égyptien (dans les années cinquante) et ses conséquences monstrueuses : “[M]on père, lui, voyait se répéter ici ce qui s'était passé là-bas” (LDE 44).

L'oubli volontaire / ne pas pouvoir oublier

La différence de génération, ainsi que la conception différente d'une expérience vécue simultanément, engendrent des stratégies de mémoire diverses. Le père de Maurice n'a pas seulement vécu les événements passés différemment mais il les traite aussi différemment. En l'interviewant, Maurice se rend compte que son père a tiré un trait sur son ancienne vie. Pour lui, tout cela est arrivé longtemps auparavant, et il ne sert à rien de ressasser le passé. Maurice, qui ne peut pas vraiment comprendre cette attitude, lui demande s'il ne garde pas de rancune envers les Égyptiens pour l'avoir arrêté et lui avoir fait signer un document prouvant qu'il quittait le pays de son plein gré. Pourtant, son père ne possède aucun désir de vengeance : “Leur en vouloir ? Ça fait tellement longtemps. Le temps cicatrise toutes les blessures” (LDE 66). Quelque temps après cette conversation, Maurice découvre, à sa grande surprise, que son père joue au tric-

¹⁶ Cf. A. ASSMANN, *Erinnerungsräume...*, cité, p. 35.

trac avec des Arabes musulmans montréalais – ce qui le heurte profondément. Il lui demande en colère :

[Maurice] – Comment peux-tu fréquenter des gens qui ont accepté qu'on confisque tes biens sans broncher ? [...] Ces gens-là t'ont mis en prison. Tu ne leur en veux pas ?
[...] [Père] – Ces gens-là, ce sont mes amis. Ça sert à quoi de ressasser le passé ? Un proverbe juif dit : "Qui veut se faire des amis jette un voile sur les offenses...". (LDE 119-120)

Il semble que, pour faire partie du cadre social du Canada, le père de Maurice utilise le pouvoir constructif de la mémoire. Il ne choisit pas de se souvenir, mais d'oublier consciemment le passé pour deux raisons : d'une part, il peut échapper à ses propres reproches d'avoir quitté l'Égypte sans lutte ; d'autre part, l'oubli lui permet de mieux s'intégrer et de se faire des amis. Par contre, Maurice, de son côté, ne peut pas renoncer aux souvenirs de l'odyssée familiale : "Je n'étais pas prêt d'oublier tous ces déplacements" (LDE 139).

Conclusion

Les stratégies mémorielles ainsi que le contenu de la mémoire d'une personne sont influencés par les cadres sociaux respectifs. Tandis que le père opte pour l'oubli afin de se réjouir du présent, le fils choisit de rechercher les souvenirs afin de donner une signification à son existence actuelle. Dans ce but, ce dernier revient sur les lieux de son enfance et de sa jeunesse à l'aide de son journal, de ses propres souvenirs et de ceux de son père. Il est confronté à des endroits qui n'existent plus en 1990 parce qu'ils ont été détruits et reconstruits, ou rebaptisés avec le temps. Déjà en quittant Alexandrie en 1956, Maurice s'avise que "[...] certains bâtiments du centre-ville [...] semblent avoir été coupé[s] au couteau" (LDE 37), qu'on peut voir l'"intérieur des chambres" (*ibid.*). Il s'aperçoit également que les Égyptiens ont rebaptisé la rue Fouad "*Al Horiya*, 'la liberté'" (LDE 38).

En retournant sur les lieux de sa jeunesse, Maurice essaye de recréer l'expérience authentique du passé. De plus, il consigne ses souvenirs qui ne reviennent que par fragments. Durant la rédaction de son autobiographie, le narrateur s'aperçoit que des identités différentes coexistent en lui. Dès son enfance, il a été une personne expulsée, voyageur, hôte de passage et émigrant. Par la seule rétrospection et par la narration de soi, il est capable de reconstruire ces diverses identités et de découvrir lentement sa propre étrangeté.

Klaus-Dieter Ertler*

L'émergence du discours sur la judéité au Québec

La génération de Pierre Nepveu, Pierre L'Hérault
et Victor Teboul

Les discours changent comme les modes, ils semblent être soumis aux systèmes de pensée et de valorisation de leur temps et de leur espace, en particulier lorsqu'on les met en parallèle avec les paradigmes idéologiques. Si on observe l'évolution des isotopies sémantiques à travers les décennies, on se rend souvent compte de leur précarité, en particulier lorsqu'on essaie de les transposer dans une autre époque ou lorsqu'on les considère avec les instruments analytiques de l'actualité. Le Québec et ses discours sur la judéité¹ fournissent un bel exemple de cette mutation axiologique. Et on pourrait l'observer dans bien d'autres cultures ou à différentes époques révolues.

Pierre L'Hérault ou Victor Teboul, en tant que représentants emblématiques d'une époque qui a connu un changement de paradigme radical, sont conscients de cette rupture. Ils appartiennent à une génération qui a vécu les années soixante et leur effervescence politique et culturelle, l'implosion de l'Église catholique et la naissance concomitante d'un système de valeurs nouveau aboutissant à ce que nous connaissons sous le label de la nation du Québec. D'un point de vue littéraire, nous savons que ce changement de paradigme a généré un système littéraire fortement institutionnalisé, accompagné de la fondation d'une pléiade de nouvelles universités et d'institutions éducatives. Une des conséquences de ce bouleversement idéologique et culturel se manifeste dans une capacité extrêmement élaborée à ressentir toutes sortes de stagnations idéologiques et à repérer les fluctuations axiologiques de son époque.

Il en résulte que Pierre L'Hérault et Victor Teboul ainsi que de nombreux intellectuels se constituent en "sondes" de leur époque, afin d'enregistrer le

* Karl-Franzens-Universität Graz.

¹ Nous entendons par "judéité" toutes les caractéristiques de l'identité juive, et par "judaïcité" en quelque sorte "l'ensemble des personnes juives pris dans un sens large" (Albert MEMMI, *Portrait d'un Juif*, Paris, Gallimard, 1962, p. 17). "Judaïsme", "est l'ensemble de la pensée et des institutions religieuses des Juifs" (Cf. Henri MINCZELES, *Une histoire des Juifs de Pologne. Religion, culture, politique*, Paris, La Découverte, 2006, p. 14).

pouls de leur temps et de repérer les mutations de leur entourage. Dans ce contexte, il est tout à fait logique qu'ils se soient penchés sur les questions de l'identité et de l'altérité, de la nation et de l'exil, de l'enracinement et du nomadisme, de la vie sédentaire et de la diaspora pour aboutir aux questions des existences marginales, dont les communautés juives constituent en quelque sorte l'emblème. À en croire certains intellectuels de notre temps, les valeurs juives semblent avoir acquis une position universelle dans la mesure où elles fournissent le système de repère actuel – du moins dans la littérature –, ou dans le discours littéraire. Il n'y a pas de positionnement plus clair que celui de Pierre Nepveu qui, dans la présentation du numéro d'*Études françaises* sur l'écriture et la judéité au Québec, s'engage dans la direction de l'universalité intégrale de la culture juive :

Si les valeurs juives sont aujourd'hui les plus universelles qui soient, [...] le danger est réel d'une trop grande évidence de cette judéité qui occupe une place centrale sur le marché aux idées de notre époque. L'altérité, la différence, l'incertitude ou les flottements identitaires, le nomadisme, l'exil, le cosmopolitisme, les communautés diasporiques, etc. : ces notions et bien d'autres encore qui s'y rattachent, et qui ont toutes un rapport avec le destin juif ou trouvent leur source dans celui-ci, constituent l'air même de notre temps, celui que respirent en tout cas un très grand nombre d'intellectuels et d'écrivains.²

Les conclusions de Pierre Nepveu sont pertinentes, à savoir qu'il faut se pencher sur la présence juive dans la culture québécoise, en particulier sur les écritures de ce groupe de migrants dont les valeurs se sont imposées dans le système axiologique ainsi que le discours épistémologique de notre ère. Pierre L'Hérault et Victor Teboul sont conscients de ce fait, sans pourtant négliger le changement de paradigme survenu au cours de la Révolution tranquille. L'un appartient à la tradition "pure laine", né au Canada français en 1937, et élevé dans l'ambiance cléricale de l'époque, l'autre, juif arabe, né en Égypte, immigré au Canada francophone au début des années effervescentes de la Révolution tranquille. Tous deux intellectuels et enseignants, ils mettent en valeur l'isotopie sémantique de la judéité dont parle Pierre Nepveu sans méconnaître la rupture idéologique et épistémologique des années soixante. Par conséquent, Pierre L'Hérault, dans un article sur le roman *Un singe à Moscou* de David

² Pierre NEPVEU, "Présentation", *Études françaises*, vol. 37, n. 3, 2001, p. 5.

Homel³, suit cette piste en puisant dans un même répertoire épistémologique, tout en caractérisant les personnages du roman sous la devise de la “judéité comme identité de réserve”⁴ :

Ici intervient la distinction entre espaces fixes et espaces mobiles, espaces centristes et espaces périphériques. Jack appartient à l'espace fixe en ce sens que tous les déplacements n'ont de signification pour lui que s'ils conduisent à l'espace d'origine qui s'avérera être l'espace de la mort. [...] Sonja appartient au contraire à un espace où les déplacements sont des détours et des détournements qui neutralisent l'attraction du centre, et cela même quand ces déplacements sont commandés, échappant à sa volonté. Sonja crée en rapport avec l'espace central, ou à l'intérieur de cet espace, ce que j'appellerai des espaces de réserve qui s'imbriquent les uns dans les autres à la manière de poupées russes. [...] Jacques n'a pas cette identité de réserve. Sa foi messianique se confond avec sa foi révolutionnaire, si bien que son espace s'abolit dans la ligne de temps.⁵

Comme Pierre Nepveu, le professeur de l'Université de Concordia est conscient du fait discursif de son époque en se penchant sur les questions juives et leurs mises au point narratives. Selon lui, c'est l'espace mobile de Sonja qui permet de fournir l'identité de réserve particulière, identité souple et déterritorialisée, adaptée aux exigences de notre temps marqué par la mobilité et le métissage. Les espaces de réserve correspondent entièrement à la complexité du monde contemporain et à l'enchevêtrement des identités, tandis que Jack reste enfermé dans un discours traditionnel et linéaire qui le conduit directement à l'échec. Pierre L'Hérault s'inscrit donc de plain-pied dans le discours épistémologique de la judéité sans pour autant y appartenir, ainsi que le souligne le discours relevé par Pierre Nepveu. Selon cet axe d'argumentation, il semble que le Québec postmoderne a bien commencé à se pencher sur la présence juive dans sa culture, tendance confirmée par le grand projet d'investigation sur la culture yiddish mis en route par Pierre Anctil.

Dans l'éclosion de ce discours contemporain, tout le monde semble être conscient du fait que les questions posées relèvent d'une dynamique postmoderne et que la culture juive avait une position bien différente avant les années

³ David HOMEL, *Un singe à Moscou*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 1995 ; [éd. orig. *Sonja & Jack*, Toronto, Harper Collins, 1995].

⁴ Pierre L'HERAULT, “*Un singe à Moscou* de David Homel : la judéité comme identité de réserve”, *Études françaises*, vol. 37, n. 3, 2001, p. 85.

⁵ *Ibid.*, pp. 91-92.

de la Révolution tranquille. Pierre Nepveu souligne cette rupture entre les deux époques d'une façon explicite dans la mesure où il rappelle les deux phases de l'évolution de la société francophone au Canada :

D'une part, avant 1960, la force particulière de la tradition catholique et l'humanisme gréco-latin de l'enseignement classique avaient traditionnellement occulté la culture judaïque et, nourris dans plusieurs cas par un nationalisme de type maurassien, avaient rendu très difficile, sinon impossible, la connaissance du Juif et du judaïsme. D'autre part, la constitution d'un milieu juif extrêmement dynamique à Montréal, surtout avec l'énorme immigration ashkénaze des années 1900-1920, l'apparition d'une littérature juive en yiddish, puis en anglais et en français, la permanence d'un grand nombre d'institutions culturelles et communautaires – cette présence historique devait bien tôt ou tard susciter un questionnement et une étude.⁶

Par conséquent, l'éducation de la génération de Pierre Nepveu et de Pierre L'Hérault a été marquée – d'une façon ou d'une autre – par la question de la judaïté et du Juif errant. On échappait difficilement au discours catholique de l'époque bien que les esprits soient plus ouverts qu'au cours des décennies précédentes, en particulier les décennies de la crise. C'est avec justesse que Pierre Nepveu parle de nationalisme maurassien en se référant au discours orthodoxe catholique de l'époque. La nouvelle vague du roman historique tend parfois à reprendre les isotopies nationalistes orthodoxes des années trente, en soulignant l'antisémitisme de l'époque, tel que *L'été de 1939 avant l'orage* de Jean-Pierre Charland⁷.

Un regard sur la presse de l'époque révèle les implications idéologiques du discours antisémite. Une étude des idéologies dans *L'Action nationale*, *L'École sociale populaire* ou *Le Devoir* fait apparaître la dévalorisation de la culture juive

⁶ P. NEPVEU, "Présentation", cité, p. 6.

⁷ Dans son roman l'auteur opère une fictionnalisation de ce type de discours relevant de la doctrine catholique et de l'antisémitisme : "À cela il convient d'ajouter des nationalistes radicaux, le plus souvent de grands admirateurs des fascistes d'Italie, d'Espagne, du Portugal, et j'en passe. Ils se regroupent autour de Paul Bouchard et de son journal *La Nation* à Québec, de l'équipe de rédaction de *L'Action nationale* à Montréal, de groupements comme Jeune-Canada, les Jeunes Patriotes ou la Société Saint-Jean-Baptiste. Tous sont des lecteurs assidus de Lionel Groulx, lequel lorgne vers le séparatisme. Ajoutons encore la Confédération des travailleurs catholiques du Canada et tous les mouvements d'action catholique en général, qui s'alimentent au même fonds de commerce idéologique, le corporatisme italien. Mussolini les met tous en extase parce qu'il a signé un concordat avec le pape !". Jean-Pierre CHARLAND, *L'été de 1939 avant l'orage*, Montréal, HMH, 2006, p. 67.

dans la mesure où elle a été considérée comme responsable de la crise économique. Le système littéraire de cette époque témoigne de la profonde imprégnation de ce genre discursif⁸. Tout ce qui sera mis en valeur peu à peu à partir des années quarante et cinquante, et en particulier à partir des années soixante, se voit condamné pour ses effets néfastes sur le développement de la culture canadienne-française face au monde industrialisé des Anglophones. Déracinement, style de vie urbain, métissage etc. renvoient à une sorte de décadence à laquelle il faudrait s'opposer au nom de la culture canadienne-française :

Autrefois, à la campagne, l'habitant était "comme un roi", sans maîtres autres que Dieu et sa conscience. Maintenant, à la ville, déraciné, il sert un patron, dans une usine la plupart du temps, et mène une existence plus ou moins malheureuse, tiraillée par la faim et les idées perverses.⁹

Les vecteurs antisémites se trouvent dans l'isotopie sémantique négative de l'industrialisation, la capitalisation, la vie urbaine, l'inverse de la valorisation rurale. Il va de soi que la triade "langue, foi et terre" a fortement marqué le discours de l'époque, tableau dans lequel le fait judaïsant ne pouvait que difficilement se retrouver. Dans la littérature, la représentation du Juif obéissait généralement aux mêmes règles.

Il semble évident que ce passé particulier de la culture québécoise n'a pas manqué d'influencer le développement de la valorisation de la culture judaïque. S'y ajoute le facteur de la langue. Dans la mesure où les écrivains juifs s'exprimaient plus facilement en anglais, l'accès direct au fait francophone a été entravé. Les Ashkénazes avaient généralement comme langue de référence le yiddish, proche de la langue allemande, ce qui leur confère une facilité d'accès aux structures langagières de l'anglais. Les Séfarades, bien moins nombreux dans la population des immigrants au Canada du début du XX^e siècle, trouvaient plus facilement l'accès à la langue française, ce qui facilitait leur processus d'intégration à la culture canadienne-française¹⁰. La grande majorité des immigrants

⁸ Cf. Klaus-Dieter ERTLER, *Der frankokanadische Roman der dreißiger Jahre. Eine ideologiekritische Darstellung*, Tübingen, Niemeyer, 2000.

⁹ Maximilien CARON, "Pour une politique nationale", *L'Action nationale*, IX, 1937, p. 16.

¹⁰ En hébreu le terme Ashkénazes signifie "Allemands" du fait qu'il s'agit de Juifs venus d'Allemagne, qui se sont dispersés en Europe Centrale et Orientale. Les Séfarades, par contre, sont connus comme les Juifs d'Espagne, avant d'être expulsés vers les autres régions de la Méditerranée.

juifs faisait donc partie de la communauté ashkénaze, peu encline à pratiquer le français dans la vie quotidienne, ce qui explique entre autres le processus très lent de la perception de la communauté juive dans le système culturel de la province. Les Ashkénazes préféraient suivre, comme les Allemands d'ailleurs, la voie anglophone sans se soucier outre mesure des particularités de la province canadienne-française ou québécoise. Régine Robin ou Monique Bosco, qui avaient choisi la voie francophone, constituent des exceptions, ce qui s'explique par leur socialisation française précoce et par leur carrière académique dans des institutions francophones.

Afin de souligner pour une fois la migration séfarade, nous ne nous en tiendrons pas à Naïm Kattan, voix emblématique de la tradition méditerranéenne et orientale, mais nous évoquerons des contemporains de Pierre Nepveu et de Pierre L'Hérault, afin d'observer l'appartenance commune à l'isotopie sémantique de la judéité de la culture québécoise et ses références historiques. Nous avons choisi Victor Teboul, qui nous paraît tout à fait exemplaire dans la mesure où il incarne parfaitement cet aspect méditerranéen et oriental de la génération en question. Né à Alexandrie en Égypte avant le milieu du XX^e siècle, il est venu au Québec en 1963, à l'époque de la Révolution tranquille. Ainsi il a vécu le changement de paradigme en tant qu'observateur immigré, dont les fibres n'étaient pas imprégnées de prime abord de l'expérience québécoise. Pourtant les événements sociaux ainsi que la genèse du Québec moderne et postmoderne qui ont suivi l'ont profondément marqué, de sorte qu'il a orienté sa recherche vers les questions qui nous occupent ici. D'abord un essai essentiel sur le mythe et les images du Juif au Québec, dans lequel il offre un panorama de la question de la judéité et de sa perception par le discours social du Québec, ensuite un travail important sur la genèse du libéralisme moderne au Québec dans la presse canadienne-française, en particulier dans les trois premières années (1937-1940) du journal *Le Jour* de Jean-Charles Harvey¹¹.

Dans son étude *Mythe et images du Juif au Québec*, Teboul essaie de montrer la relation précaire entre la culture juive et la culture québécoise. En suivant l'histoire du discours depuis les années vingt ou trente, il met à jour une axiologie plutôt négative, marquée par une image stéréotypée du Juif prêteur

¹¹ Victor TEBOUL, *Mythe et images du Juif au Québec*, Montréal, De Lagrave, 1977 ; *Idem*, *Le Jour. Émergence du libéralisme moderne au Québec*, Montréal, Hurtubise, 1984.

sur gages et négociant. Dans ce livre, focalisé sur l'époque en question, les résultats témoignent d'un gouffre entre les deux cultures :

En dernière analyse il semble que le personnage juif demeure un étranger dans l'imaginaire québécois parce qu'il n'est pas perçu comme faisant ou pouvant faire partie de la mémoire collective et de l'espace culturel du Québec. [...] D'où l'impossibilité de concevoir une judéité québécoise. [...] Au Québec les deux termes de cette identité possible et concevable se sont jusqu'ici exclus. D'un point de vue historique l'exclusivisme attaché à la définition de la nationalité canadienne-française est compréhensible. D'un point de vue actuel et prospectif, cependant, le terme Québécois devrait refléter cette nouvelle étape que le Québec est en train de franchir et qui lui permet de se définir non plus comme une minorité restrictive et méfiante mais comme une majorité intégrante.¹²

Selon cette interprétation, le Québec aura pour fonction de remettre en question l'image du Juif traditionnel et de franchir la barrière de l'altérité de la judéité. L'ordre axiologique de la Révolution tranquille dépassera le stade de la mise en stéréotype de la culture juive, tout en soulignant la richesse de sa présence en Amérique du Nord. Les deux ouvrages de Teboul mentionnés ci-dessus laissent percevoir un intérêt particulier de la part de l'auteur pour les questions de l'émergence du discours moderne au Québec, ainsi que la relation de ces questions avec les communautés juives. Ainsi, Victor Teboul a contribué à élucider les aspects historiques de l'émergence dont il est question ici, en particulier à focaliser l'analyse sur les ruptures et la pérennité de certaines idéologies et conceptions culturelles à l'époque de la Révolution tranquille et de nos jours.

Dans un de ses derniers romans, dont le titre surprend par sa longueur et sa construction en microfiction¹³, Victor Teboul met en scène les expériences de la migration, qui semblent être puisées dans les siennes, bien que le protagoniste fictionnalisé porte un autre nom, celui de Maurice Ben Haïm. À l'occasion de la Guerre de Suez en 1956, lorsque le président égyptien Nasser avait nationalisé le Canal et que la France et l'Angleterre avaient occupé la partie nord de la région, la famille Ben Haïm émigra d'abord en France, où le jeune homme passe son adolescence. À son arrivée au Canada, à la ville de Montréal en pleine effervescence, Maurice se rend compte qu'il y existe une culture autre que l'ambiance anglophone, habituellement choisie par la communauté juive, et il

¹² *Idem*, *Mythe et images du Juif au Québec*, cité, p. 233.

¹³ *Idem*, *Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler*, Montréal, Les Intouchables, 1999. Désormais QDV suivi du numéro de la page.

trouvera tout un monde caché dans la culture francophone marginalisée de l'époque. Mais son initiation à la culture choisie se révèle malaisée, du fait de la difficulté à se faire accepter par les Canadiens français.

Le titre significatif *Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler* se réfère – ainsi que le révèle la quatrième de couverture – à un proverbe judéo-arabe, et évoque la dimension religieuse ainsi que le pouvoir de la parole. Il révèle une sensibilité très vive pour la langue et pour la narration ainsi que le positionnement et le poids du locuteur dans une culture donnée. L'aspect mystique du texte, fonctionnant comme une sorte de microrécit, est en contradiction avec les pratiques courantes de la titrologie. Est-ce que le titre en soi peut subsumer l'histoire sous forme de micronarration ? Quoi qu'il en soit, c'est le cas ici, et le lecteur en éprouve la sensation d'être pris par une référence mystique, voire biblique. La micronarration annonce en quelque sorte la problématique du protagoniste qui cherche à s'intégrer à une société où la religion, la langue et la famille jouent un rôle important, mais dont les repères lui restent étrangers jusqu'au moment où il se met soudain à parler, à participer au discours de son entourage. Y est intégré également un conflit de religion, ou du moins, une réflexion sur l'interprétation de l'instance divine et du rôle de Dieu dans la protection de l'homme, autrement dit le rôle de la Providence.

Quant à l'incipit, il entraîne le lecteur sur le bateau qui quitte Le Havre en direction du Canada. Dès le départ, le jeune homme observe son entourage et découvre les lieux de destination des différents groupes d'émigrants. Les Allemands vont vers les plaines de l'Ouest cultiver le blé, les Grecs et les Italiens se dirigent vers Toronto, et quelques passagers parlant français sont des prêtres, ce qui surprend le jeune homme. Lorsqu'il passe en revue les conditions dans lesquelles sa famille a quitté l'Égypte, il se rend compte des grandes attentes des émigrants qui espèrent trouver une nationalité dans le nouveau pays. Dès le départ, il semble clair aussi que la condition de la judéité est étroitement liée aux expériences de l'exil, du passage, du pluriculturel :

Il était sûr que tous ces déplacements étaient causés par une prédisposition atavique. Cela devait remonter très loin dans sa famille. Un grand-père tunisien, des ancêtres gréco-turcs, même une grand-mère algérienne parlant espagnol qui s'était elle aussi établie à Alexandrie. Pas de frontières, à l'époque. Pratique pour les nomades. Combien de fois ces gens-là avaient-ils fait le tour de la Méditerranée ? Comment auraient-ils pu obtenir la naturalisation égyptienne si la loi exigeait des preuves d'établissement *ininterrompu* au pays depuis 1849 ? L'Égypte était sans doute un lieu de passage. (QDV 15-26)

Dès le départ, la condition de la migration est évoquée, une condition de nomade qui touche un certain groupe de personnes ballottées éternellement à travers le monde méditerranéen, condamnées à errer à travers les multiples cultures, étant donné que toute naturalisation semblait impossible. Sous cet éclairage, les lieux acquièrent une valeur de purs lieux de passage, où tout ancrage semble voué à l'échec. En passant sa vie en revue, le jeune Maurice se rend compte qu'il fait partie de ce peuple errant à qui l'Amérique et le Canada offrent cette naturalisation ardemment souhaitée. Le Canada semblait être un des seuls pays où une naturalisation relativement aisée soit possible. Appartenir à une nation, voilà le but de ce voyage de la famille Ben Haïm.

Observant les scènes à bord du bateau, le narrateur participe pleinement aux valorisations de l'adolescent. Il décrit les conversations parmi les familles juives, comme s'il en faisait partie. Dans ces discussions, on évoque l'évolution de la situation politique internationale, en particulier le terrorisme qui n'a pas épargné même le Canada. Il s'agit des bruits avant-coureurs de la Révolution tranquille qui captent l'attention du jeune Maurice. Sur le bateau, les voyageurs canadiens-français prennent différents accents, selon leurs interlocuteurs. Quand ils sont entre eux, ils donnent l'impression de parler une autre langue, tellement leur accent était différent. D'autres groupes attirent l'intérêt du jeune homme :

Des couples français, belges et suisses se destinaient à devenir des instituteurs au Canada. Ils avaient fait leurs études dans des institutions catholiques et avaient été sollicités par des établissements canadiens. Ils en étaient très fiers et parlaient de leur "permis de travail". Leurs filles portaient, de façon visible quoique discrète, une croix autour du cou, une petite croix en or qui, sur le pont du navire, brillait au soleil dans l'encolure en forme de V de leur pull-over tricoté. Peut-être qu'eux aussi appartenaient à un autre type de réfugiés. (QDV 18)

Maurice, le jeune homme judéo-arabe, ainsi que le narrateur sont extrêmement sensibles aux faits de langue ainsi qu'à la religion. C'est la condition à partir de laquelle l'accès à la culture franco-canadienne ou québécoise pourra se réaliser, étant donné son positionnement marginal au sein du Canada. Maurice se montre très attentif à toute nouveauté, à toute analyse de la société qui l'attend. Ainsi il écoute les raisons de la famille juive Gutman, dont les bonnes manières ne passent pas inaperçues, ou bien il retient des titres de livres ou de chansons qui lui fournissent une première approche de la culture canadienne-française, mais aussi un premier accès à sa culture juive. Le livre et la lecture

constituent un moyen de communication essentiel pour le jeune homme dont l'intérêt pour le nouveau pays ne tarit pas. Le grand respect qu'il montre devant un texte témoigne de son caractère : "De grand format, le livre était relié en maroquin grenat. Il était posé sur la couverture bleue à l'emblème du *Homeric* [...] Un signet dépassait légèrement. Maurice approcha sa chaise et se pencha" (QVD 21).

Le voyage terminé, Maurice arrive à Montréal, où il retrouve une vie américaine qui lui rappelle parfois sa ville natale, Alexandrie. Il se voit intégré aux Associations de traditions juives. Sa position change, car il se rend compte que c'est lui qui pourvoira aux besoins de sa famille car, lui, il parle français :

Ici au Canada, il pouvait enfin travailler pour de vrai, être enfin un adulte, n'avait-il pas dix-huit ans ? Ses parents dépendaient tout à coup de lui, il devait leur traduire en français ce que disaient les fonctionnaires de la JIAS et, à cinquante ans, son père était déjà trop vieux, d'après la jeune fille qui, derrière le bureau, cherchait dans les fiches la description des emplois. (QVD 37)

Dès le début, Maurice se voit confronté au mélange des langues, au passage incessant du français à l'anglais et vice versa. À force d'écouter, il y découvre les rapports de force entre les "deux solitudes", pour s'orienter peu à peu vers la communauté francophone. La ville de Montréal divisée linguistiquement devient son objet d'étude, et il retrouvera sa sécurité et son identité du côté de la partie est de la ville. L'assassinat de John F. Kennedy en 1963, nouvelle qui est tombée comme la foudre dans toutes les salles de rédaction, constitue un des premiers repères historiques de l'histoire. Le protagoniste en reste interloqué :

Un après-midi de novembre, toutefois, l'Amérique s'était figée net. Au Mailing Room de l'Organisation, la petite radio, qui diffusait les annonces publicitaires de la quincaillerie Pascal's, interrompit le cours de sa programmation habituelle pour annoncer subitement que le président Kennedy venait d'être victime d'un attentat. (QVD 43)

D'autres événements emblématiques de la vie montréalaise ponctuent l'apprentissage du protagoniste qui s'inscrit au fur et à mesure de ses expériences métropolitaines dans l'ambiance québécoise. Il lit les romans franco-canadiens de l'époque afin de démontrer qu'il est possible que la culture juive participe au fait français du Canada. Dans cette mouvance, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy¹⁴ devient le principal texte de référence, étant donné qu'il met en

¹⁴ Gabrielle ROY, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1945.

scène le Québec urbanisé et moderne. Il participe à l'émergence de la nouvelle culture québécoise dans la mesure où il crée des intertextes au roman en question, inventant des personnages supplémentaires au roman de Gabrielle Roy. Son approche borgésienne lui confère un statut particulier d'observateur participant et d'acteur en même temps.

En attendant de faire partie des gens d'ici, Maurice lisait de plus en plus de romans canadiens-français. S'il pouvait s'introduire dans ces mondes imaginaires, peut-être parviendrait-il à pénétrer l'âme de ces Canadiens français. Après *Le Cassé*, il entra dans l'univers de *Bonheur d'occasion*. Il se mettait à table avec Florentine Lacasse et les gens de Saint-Henri. Il voulait tellement appartenir à leur histoire qu'il la réinventait. [...] Il prenait une part active à l'intrigue, se confondant avec les personnages, les côtoyant, en ajoutant même de nouveaux, comme ce chauffeur de taxi du nom de Moe, un vrai mentsh¹⁵ né à Montréal de parents originaires de Russie, à qui parfois il prêtait sa voix aux accents d'Égypte. (QVD 92)

Au cours de son intégration, il recourt non seulement à des romans comme *Le Cassé* de Jacques Renaud¹⁶, mais aussi au roman de Gabrielle Roy. Ce qui est intéressant à observer, c'est que le narrateur, lui, fait partie du monde canadien-français et décrit le processus d'intégration du protagoniste juif-arabe qui, de son côté, s'efforce d'appartenir de plein droit à la communauté francophone. Maurice ou Moe, comme nombre d'autres personnages du roman, démontrent la juste cause du fait social québécois. Pour élargir son bagage culturel, Maurice s'initie à d'autres textes fondateurs du système littéraire moderne de la littérature québécoise, *Trente arpents* de Ringuet¹⁷ ou *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard¹⁸.

Mais, dans la mesure où Maurice s'érige en "avalé des avalés", il avale en même temps afin de permettre l'échange entre sa culture juive et la culture naissante du Québec moderne. Le texte véhicule une pléiade d'autres noms et de textes de l'époque où l'on se rend compte de la forte relation du protagoniste avec la littérature mondiale, telle que l'auteur argentin Jorge Luis Borges l'avait pratiquée¹⁹. Lorsque le roman se termine sur les événements terroristes d'oc-

¹⁵ En yiddish, homme généreux, bienveillant.

¹⁶ Jacques RENAUD, *Le Cassé*, Montréal, Parti Pris, 1968.

¹⁷ RINGUET, *Trente arpents*, Paris, Flammarion, 1938.

¹⁸ Félix-Antoine SAVARD, *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Fides, 1937.

¹⁹ Il faut rappeler que le texte fonctionne comme un modèle d'un genre qui s'est développé au cours de la Révolution tranquille, c'est-à-dire le roman des professeurs-écrivains. Le livre de

tobre 1970, Maurice vit de grandes discussions avec son amie indépendantiste Francine, qui lui ouvre l'horizon vers le discours de la violence. A un moment tendu du discours politique des révolutionnaires, une prière juive lui vient aux lèvres.

Le roman de Teboul met donc en scène les relations complexes entre la judéité et la culture canadienne-française, en particulier à un moment où le changement de paradigme est en train de s'effectuer. Nous y trouvons donc une mise en fiction d'une situation historique qui a fortement marqué les relations entre les représentants juifs et les Québécois. Maurice incarne en quelque sorte ce processus d'intégration qui a acquis ses premières lettres de noblesse dans les romans de Naïm Kattan ou même d'Yves Thériault. Avec cette constellation, le roman de Victor Teboul occupe une place importante dans la représentation et la fonction sociale des Juifs participant aux projets de société québécois.

Conclusion

Au niveau de l'isotopie sémantique de la génération de Pierre L'Hérault, Pierre Nepveu et Victor Teboul, nous trouvons de nos jours un intérêt très marqué pour le fait de la judéité. Cet intérêt se traduit par une forte influence des concepts de la migration, du métissage, du nomadisme sur les instruments de la théorie littéraire et culturelle. Du fait de son caractère universel, il peut être observé non seulement dans l'ambiance culturelle du Québec postmoderne, telle que l'a décrite Pierre Nepveu, mais aussi dans d'autres constructions épistémologiques de notre temps. A titre d'exemple, j'aimerais souligner toute la conceptualité s'appuyant sur la théorie du souvenir et de l'oubli, conceptualité

Teboul ne se réfère pas seulement à toute une série de textes de la littérature canadienne-française ou québécoise, mais aussi à des textes de la littérature mondiale, en particulier à des auteurs d'origine juive (Philip Roth, Betty Friedan, Leo Trotski, Duddy Kravitz, Albert Cohen, Albert Memmi et d'autres). Les nombreuses notes en bas de page ainsi que les références bibliographiques à la fin du livre appuient cette observation. Comme dans un travail de recherche, le lecteur y trouve la bibliographie des livres consultés, des documents cités, des extraits de textes de chansons et une "pensée respectueuse pour Gabrielle Roy et pour Yves Thériault. Florentine Lacasse et les gens de Saint-Henri sont, grâce à Dieu, comme dirait Maurice, et grâce bien sûr à Gabrielle Roy, bien vivants et habitent le roman *Bonheur d'occasion* (prix Femina 1947), Montréal, Boréal, 1993. L'univers de Moe et les personnages qui l'entourent sont, bien entendu, le fruit de l'imagination de Maurice Ben Haïm et n'appartiennent pas à l'œuvre de Gabrielle Roy" (QDV 238).

née de la disparition des derniers témoins de l'holocauste et des camps de concentration. L'oubli qui en résulte vient d'être thématiqué par de nombreux critiques, entre autres par Aléida Assmann, ou bien par Harald Weinrich dont le livre *Léthé* a marqué le discours critique de notre époque²⁰. Pierre L'Hérault est un des précurseurs qui a non seulement suivi le développement des concepts au cours des dernières décennies, mais qui a vécu le changement de paradigme à chaud, ce qui confère une densité et une finesse remarquables à ses textes de critique. Ce n'est pas un hasard si on trouve un passage de Jacques Ferron dans le roman de Victor Teboul évoqué ici, paragraphe qui résume l'isotopie sémantique de notre temps :

Dans la vie comme dans le monde, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point d'origine, seul repère du voyageur. On est parti avec des buts imprécis, vers une destination aléatoire et changeante que le voyage lui-même se chargera d'arrêter. Ainsi l'on va, encore chanceux de savoir d'où l'on vient (Jacques Ferron, *L'Amélanchier*). (QVD 155)

²⁰ Aleida ASSMANN, *Erinnerungsräume : Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, Munich, Beck, 1999. Aleida Assmann est lauréate du "Grand Prix de la mémoire" décerné par l'Institut Max Planck en 2009. Harald WEINRICH, *Léthé : art et critique de l'oubli*, Paris, Fayard, 1999.